

Les spécialistes n'échappent pas à la controverse sur l'utilité et les conséquences du langage inclusif. Illustration avec les avis dissonants de la linguiste Anne Dister et du psychologue Pascal Gygax

Un langage inclusif ou... excluant?

PROPOS RECUEILLIS PAR
BENITO PEREZ

Interview ▶ Elle n'a pas le profil de la réactionnaire de la langue française. En Belgique, la féminisation des noms de fonctions a même progressé dans son sillage. La percée du langage inclusif depuis «trois, quatre ans» agace pourtant prodigieusement Anne Dister. Pour cette professeure de linguistique à l'Université Saint-Louis - Bruxelles, le français est déjà bien assez compliqué pour devoir céder à une «mode», qui tiendrait davantage de l'idéologie que de la place des femmes dans la langue de Molière et d'Anna de Noailles. Jadis membre du Conseil belge de la langue française, élue écologiste dans sa commune, elle préfère s'engager pour un «français partagé, appropriable», proche de l'oralité, qu'elle considère comme le moteur historique de l'évolution linguistique.

En tant que femme linguiste n'êtes-vous pas sensible à la «visibilisation des femmes» que propose le langage inclusif?
Anne Dister: Le langage inclusif ne me paraît pas adapté à cet objectif. En usant de termes épiciques (non genrés) ou collectifs (la police au lieu des policiers), en tournant les phrases au passif, en usant du gérondif ou des abréviations (e, /e, -e), on ne fait pas apparaître les femmes durant la lecture. Quant au dédoublement complet du féminin et du masculin, la plupart du temps, il n'apporte rien que le contexte n'ait déjà donné. Quand on appelle les voyageurs à rejoindre leur train, il ne vient l'idée à personne que seuls les hommes seraient concernés.

Vous avez pourtant défendu la féminisation des noms de professions. Quelle est la différence?
Lorsque l'on parle d'une personne précise, d'une femme en l'occurrence, il est nécessaire de féminiser la fonction pour activer la représentation. Si l'on dit «le maire» à propos d'une femme, il est impossible de le savoir. Ce n'est pas le cas pour un groupe que l'on sait mixte. Si le doute existe, alors précisons-le!



En usant le masculin comme neutre, ne laisse-t-on pas entendre que le groupe concerné est exclusivement ou majoritairement composé d'hommes?
Ce n'est pas le genre grammatical qui va activer le genre représenté mais votre regard sur le monde. Les «bagagistes», les

«sidérurgistes» ou les «harpistes» vont engendrer une vision genrée, bien que ce soient des mots épiciques. Or c'est précisément dans ces cas qu'il faudrait indiquer la mixité. On veut faire croire que le masculin invisibilise les filles, c'est faux! Depuis que le français est du français, le masculin pluriel a

toujours permis de référer à des ensembles mixtes. Même pour les plus jeunes, il n'y a pas d'ambiguïté: quand ils disent: «Mon papa et ma maman, ils...», les enfants savent que le pronom masculin englobe les deux sexes. Le masculin a toujours eu ces deux fonctions: inclusive ou qualifiant uniquement les

hommes. Il n'y a là aucun complot des grammairiens, c'est une économie du langage. L'utilité de préciser les genres n'est pas systématique. Si je vous dis que j'ai vu mes voisins, il n'y a pas forcément d'intérêt à décrire leur sexe. Sinon, pourquoi pas leur couleur de peau ou leur religion?!

«ON S'Y HABITUE TRÈS BIEN»

Un masculin devenu par économie du langage un neutre? Pascal Gygax n'y croit pas un instant. Pour lui, les deux sens du masculin engendrent «une ambiguïté que le cerveau humain gère très mal». Les expériences menées par le psycholinguiste de l'université de Fribourg (lire ci-dessous) montrent un biais «non seulement dominant» mais aussi «impossible à résorber» en faveur d'une «interprétation spécifique» (générée) du masculin. Pour le chercheur, cette irréversibilité vient du fait que le sens spécifique est beaucoup plus fréquent et qu'il est appris en premier. «Quand on s'adresse à une petite fille,

on va parler au féminin», image-t-il. Face à ce biais structurel, le contexte entourant le vocable pèse peu, d'autant qu'il n'est que rarement exempt d'ambiguïté. «Même en fac de psychologie, où les étudiantes sont plus nombreuses, l'emploi du terme 'étudiant' évoque une majorité d'hommes», expose M. Gygax. La thèse de la complexité du langage inclusif ne le convainc pas davantage. D'un côté, il la rejette: la précision facilite la compréhension et certains outils du langage inclusif, comme l'accord de proximité, sont «plus naturels». De l'autre, il la relativise: les abréviations ne

sont qu'une petite partie de ce langage. Et, selon ses expériences, «on s'y habitue très bien, ce n'est pas plus compliqué que l'apostrophe, l'accord de l'auxiliaire avoir ou la prononciation des doubles lettres». Au final, il s'interroge sur la soudaine préoccupation pour la complexité du français depuis l'émergence du langage inclusif... Surtout, Pascal Gygax insiste sur la finalité de cette évolution: «Il ne faut pas oublier pourquoi on la défend. On vit dans une société androcentrée, patriarcale, masculinisée. Le statu quo n'est pas défendable.»

BPZ

Mais la langue ne peut-elle contribuer à rendre la société moins sexiste?
Les partisans de l'écriture inclusive surévaluent le pouvoir des mots. Le fait qu'on ne puisse plus utiliser le mot «nègre» aux États-Unis a-t-il fait reculer le racisme? On maquille la réalité pour se donner bonne conscience. Si je dois adopter une posture politique, je préconise de travailler à la simplification de la langue, à un français pour tout le monde. Nous l'avons fait au sein du Conseil de langue, par exemple en veillant à la lisibilité des textes administratifs. Or le langage inclusif fait le chemin inverse.

L'écriture inclusive est-elle si compliquée?
Oui. Les abréviations exigent un processus cognitif important. Ce n'est pas comme de mémoriser de rares abréviations telles que «etc.», ce sont les mots de tous les jours qu'il faut sans cesse décoder et reconstituer. Ce sont des accents qui disparaissent, des ponctuations - fluctuantes, de plus, selon les «écoles» - qui changent de fonction. C'est une langue écrite qui s'éloigne de l'oral. La lecture est tronquée, car le réflexe consiste à sauter le mot qu'on ne parvient pas à prononcer. Quant aux formes passives, plus abstraites - les journalistes le savent et les évitent -, elles ont aussi tendance à complexifier la lecture.

Il faudrait réaliser davantage d'études, notamment auprès des personnes en difficulté de lecture, pour en connaître l'impact. Mais quand on voit à quel point les enfants peinent avec les accords, ou le nombre d'adultes ayant des difficultés à comprendre ce qu'ils lisent, on ne peut encore complexifier le français. Sans compter que cette pratique rend aussi l'écriture plus ardue. La forme finit par primer sur le fond.

Diriez-vous que l'écriture inclusive peut être excluante?
Oui. L'écriture inclusive possède des partisans très actifs, alors qu'il n'y a pas de lobby des enseignants de primo-arrivants ou des écoles de devoirs. Je ne crois pas être réactionnaire en disant cela, je défends juste un français partagé et appropriable. I

Comment le masculin est-il compris par les enfants?

Pédagogie ▶ Comment la forme masculine est-elle traitée par les enfants de 2 à 18 ans? Des travaux ont été menés par la professeure de linguistique française Sandrine Zufferey, le psycholinguiste expérimental et psychologue cognitif fribourgeois Pascal Gygax et la psychologue sociale Ute Gabriel. Les résultats confirment l'importance de l'utilisation du langage inclusif dès le plus jeune âge. Masculin = homme? Le masculin recèle une forte ambiguïté. A l'interprétation spécifique «masculin égal homme» s'en ajoutent en effet d'autres, le masculin pouvant être saisi tant comme une valeur neutre que mixte (pluriel). Afin de voir comment notre cerveau réagit

à cette ambiguïté, les psychologues ont présenté deux images à des enfants de 2-5 ans, l'une montrant deux hommes et l'autre un homme et une femme. On mesure alors leurs mouvements oculaires à l'évocation au masculin d'une trentaine de professions. Résultat: A 2-3 ans, les enfants regardent la paire qui correspond au stéréotype du métier. Ainsi, son regard se tourne vers les hommes si on évoque «les chirurgiens», et vers l'homme et la femme pour «des esthéticiens». Les stéréotypes sont interiorisés très tôt. S'il s'agit de métiers non stéréotypés (musiciens, enseignants), les enfants regardent ce qui correspond à leur propre genre. «L'interprétation 'masculin égal

homme» arrive chez les filles vers 3 ans, contre 4-5 ans pour les garçons, relève Pascal Gygax. On parle à sa fille au féminin. Du coup, quand on lui parle au masculin, par apprentissage implicite, elle comprend qu'il s'agit de l'autre, donc d'un garçon. Autre question importante: quel effet ces interprétations ont-elles sur les projections professionnelles des jeunes? Pascal Gygax et ses collègues ont présenté à des 14-17 ans des métiers soit au masculin, soit dans une forme inclusive, plaçant le féminin en premier. «Qui a le plus de chance de réussir?» questionne l'équipe. A l'instar de l'étude d'Armand Chataud en 2005, qui n'a d'ailleurs pas suscité de controverse scientifique, si les

métiers stéréotypés masculins ou sans stéréotypes sont présentés au masculin, les hommes l'emportent, tandis que pour ceux stéréotypés féminins, même s'ils sont présentés au masculin, ce seront les femmes. Quand on présente les métiers stéréotypés masculins ou sans stéréotypes sous une forme inclusive (chirurgiennes et chirurgiens), l'appréciation de réussite potentielle des femmes augmente pour les métiers stéréotypés féminins. A contrario, pour les métiers stéréotypés féminins présentés de façon inclusive («infirmières et infirmiers»), les jeunes pensent aussi que les hommes ont des chances de réussir, démontre aujourd'hui cette nouvelle étude. «Il y a un effet de diversité. Le

champ des possibles s'ouvre en élargissant les représentations», note le psychologue. Ces résultats confirment pour lui l'importance d'intégrer le langage inclusif et épicipe dès le plus jeune âge. «Il y a un effet de visibilité important pour les filles et les garçons en termes de modèles et d'aspirations. Et créer un prisme qui n'est pas uniquement masculin participe à la construction d'une société plus juste. Sortir de ces représentations androcentrées et contraignantes est de l'intérêt de toutes», estime Pascal Gygax. Ces études sont vulgarisées dans l'ouvrage *Le Cerveau pense-t-il au masculin?* qui sortira en mai aux éditions Le Robert. LAURA HUNTER